

Claude Léger

Litière-ratures *

Du Beau au Bo

En mettant la littérature cul par-dessus tête, Lacan avait d'emblée, dans son texte « Lituraterre ¹ », paru en octobre 1971, fait référence à la façon dont Joyce avait fait glisser la lettre (*letter*) vers l'ordure (*litter*), et n'avait pas manqué de relever qu'« à faire litière de la lettre », il s'agissait peut-être pour Joyce de l'empreinte de son thomisme revendiqué. Lacan avait relevé que le Docteur angélique considérait à la fin de sa vie sa somme théologique comme bonne à mettre à la poubelle : *sicut palea*, du fumier, là où il désignait la place de l'analyste à la fin de l'expérience. L'analyste comme déchet de son acte ².

L'expression « *sicut palea* » est extraite du procès en canonisation de saint Thomas. On y apprend que le 6 décembre 1273 celui-ci eut une extase en célébrant la messe. Après cela, il cessa d'écrire et de dicter. À son secrétaire qui s'en inquiétait, il répondit : « Je ne peux plus. Tout ce que j'ai écrit me paraît *comme de la paille* en comparaison de ce que j'ai vu. » Nous n'allons pas chipoter sur la traduction de Lacan par « fumier », plus explicite que le fétu de paille, pour désigner ce qui est bon pour la poubelle.

La proximité de la poubelle (*trash*) avec la lettre, Lacan l'avait nommée, par un des *jokes* dont il était coutumier : poubellication. Dans « poubelle », il y a « belle » ; c'est que se pose aussi avec la lettre la question du Beau.

Dans une de ses « épiphanies », Joyce réduisait la présence divine à un cri dans la rue : cela aurait pu être tout aussi bien le bruit

*Après-midi préparatoire aux Journées de décembre, Rennes, 2 octobre 2010.

1. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11-20. Toutes les citations non référencées sont tirées de ce texte.

2. Voir *L'Acte analytique*, séminaire inédit.

d'une benne à ordures. Dans *Portrait de l'artiste*, Stephen se posait la question : « Des excréments, ou un enfant, ou un pou, peuvent-ils être des œuvres d'art³ ? » L'épiphanie de l'objet est héritée en ligne droite de la définition thomiste du Beau, dont les trois qualités sont *integritas*, *consonantia* et *claritas*. Joyce substitue à cette dernière *quidditas*, afin d'en éluder la connotation spiritualiste, faisant déchoir le sinthome de son « madaquinisme ». Il s'agit de la chose-en-soi ou de l'identité de l'objet : « L'instant durant lequel cette suprême qualité du Beau, ce clair rayonnement de l'image esthétique se trouve appréhendé lumineusement par l'esprit, tout à l'heure arrêté par son intégralité et fasciné par son harmonie, est la stase lumineuse et silencieuse du plaisir esthétique⁴. »

Le « nœud bo », comme l'appelle parfois Lacan, est peut-être un « nœud beau », lorsqu'il est à trois consistances : SIR. Il s'agit d'une écriture autonome, dont Lacan trouve l'usage à partir de 1972, et d'un nouvel objet topologique. Contrairement à la logique dont il s'était servi précédemment et qui supposait une formalisation symbolique, cette écriture nouvelle vise non seulement à cerner le réel, mais à le présenter matériellement. Il ne s'agit donc plus de faire émerger la lettre comme réel précipité d'un signifiant premier, conception que Lacan établit dans « Lituraterre » en débat avec Jacques Derrida.

Le lieu de la lettre

Il est étrange de voir Derrida publier son « Facteur de la vérité⁵ », qui est une critique féroce du séminaire sur « La Lettre volée », en 1975, alors que Lacan a déjà élaboré sa nouvelle écriture borroméenne. Le séminaire en question date en effet de 1955, soit vingt ans auparavant. La lettre arrive donc toujours à destination, comme le soutient Lacan, même si elle est restée longtemps en souffrance.

Le texte de Derrida a été ébauché en novembre 1971, dans une conférence à la Johns Hopkins University de Baltimore, soit un mois après la parution de « Lituraterre ». On se souvient que c'est dans

3. J. Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, tr. fr. dans *Œuvres*, tome I, Paris, Gallimard, 1982, p. 741.

4. *Ibid.*, p. 740.

5. J. Derrida, « Le facteur de la vérité », dans *La Carte postale*, Paris, Aubier-Flammarion, 1980.

cette université, lors d'un symposium intitulé *The Languages of Criticism and the Sciences of Man* en 1966, que Lacan et Derrida se sont rencontrés pour la première fois. De cette époque semble être né un malentendu.

On peut l'éclairer rétrospectivement de l'aveu fait par Derrida lui-même en 1977 à René Major, lors d'une séance de « Confrontation ». Derrida, interrogé sur la place du « non-analyste », livre une anecdote qui lui est arrivée aux États-Unis. Une femme « bien informée » lui confie qu'elle sait qu'un analyste de renom international est en analyse depuis plus de dix ans avec lui, Derrida. Son interlocutrice décrit l'analysant célèbre, auquel Derrida va chercher à donner un nom. Celui qui lui vient d'emblée est : Lœwenstein. Il relève l'étrangeté de cette pensée, du fait que Lœwenstein est mort depuis longtemps. Mais il ne fait nullement mention de ce que Lœwenstein fut l'analyste de Lacan, et qui plus est l'un des trois analystes émigrés aux États-Unis, théoriciens de l'*ego psychology*, dont Lacan pourfendra durant des années la visée adaptative à ce qu'il nommait *the american way of life*. Derrida conclut : « Un mort peut faire une tranche, un reste de tranche supplémentaire ⁶. » À travers Loewenstein, il visait donc Lacan, un Lacan déjà mort, du trait de plume du « Facteur de la vérité », celui qui sonne le *glas*. Lors de la réédition de ce dernier texte, daté de 1974, Derrida notera : « Ce livre n'est pas lu », où l'on ne peut pas ne pas entendre ce que Lacan avait pu dire, en son temps, de ses *Écrits*.

Si je m'arrête ainsi sur l'interférence derridienne, c'est que son auteur est principalement visé dans « Lituraterre », dont j'essaie d'extraire ce que Lacan théorise de la lettre, où il fait un pas de plus au regard de ce qu'il a pu avancer, tant dans son séminaire sur « La lettre volée » que dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient » qui est légèrement postérieur au premier. Car il va bien falloir définir, délimiter ce concept, pour éviter de s'en servir de façon incantatoire, en confondant la lettre avec le signifiant, mais aussi la psychanalyse avec la linguistique, la philosophie, la littérature, les mathématiques et pourquoi pas la chorégraphie.

« Lituraterre » constitue un tournant, dans la mesure où Lacan a déjà, au début des années 1970, un usage éprouvé non seulement

6. J. Derrida, « Du tout », dans *La Carte postale*, *op. cit.*, p. 545-547.

de la notion d'objet *a* comme plus de jouir, c'est-à-dire ce qui excède à la chaîne signifiante en termes de jouissance, mais de ce qui en fait un reste, un produit. C'est pour faire entendre cette proximité avec le déchet que Lacan fait le rapprochement entre *letter* et *litter*.

La question n'est cependant pas nouvelle, puisque, bien avant d'avoir inventé l'objet *a*, il tentait de définir la lettre, comme « support matériel que le discours concret emprunte au langage ⁷ ». C'est la définition que Lacan avançait dans « L'instance de la lettre », où il cassait l'algorithme saussurien par l'insuffisance de la langue « à couvrir le champ du signifié », et celle du signifiant « à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit ⁸ ». Il ira encore plus loin, lorsqu'il aura défini la structure de la chaîne signifiante. Ainsi, dans « Subversion du sujet » : « Si la linguistique (Saussure) nous promet le signifiant à y voir le déterminant du signifié, l'analyse révèle la vérité de ce rapport à faire des trous du sens les déterminants de son discours ⁹. »

Je rappelle ces points de façon un peu *Reader's Digest*, mais c'est pour donner au moins l'idée que la structure du langage est trouée. On pourrait ajouter, en se servant d'une notion bien plus tardive chez Lacan – d'une dizaine d'années –, que « le sens d'un discours ne se procure jamais que d'un autre », le discours étant la façon qu'a le langage d'approcher le réel, de le serrer, voire de le transformer. C'est ainsi que le langage ne sera jamais pour l'humain un pur outil de communication, mais produira, plutôt qu'un être parlant, un « parlêtre », voire un « par lettres », au sens où « l'inconscient [...] effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre ». La lettre est donc une conséquence de la structure signifiante chez le vivant, dont Lacan fait la sentence : « que l'habite qui parle » – qu'il reprendra peu après et sous une forme encore plus ramassée dans « L'étourdit » – devenant « *lalangue* qu'il habite », que la structure signifiante habite, cette *lalangue* est « l'intégrale des équivoques que

7. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

8. *Ibid.*, p. 498.

9. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du sujet dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*, p. 801.

son histoire y a laissées persister ¹⁰ ». C'est donc qu'il existe des « lalangues » propres à chacun et qui sont, comme le montre l'expérience, tissées souvent de plusieurs langues naturelles.

Plutôt qu'un semblant de communication, l'inconscient, ce système – comme Lacan le nomme dans une conférence en 1968 – est ce qui « se passe de penser, de calculer, voire de juger », et où se joue tout ce qui rate, ce qui rit, ce qui rêve : le lapsus, le mot d'esprit, le rêve, soit les lettres qui, selon Freud, en sont produites.

Il n'y a qu'un pas, le « pas de rapport sexuel », pour permettre à Lacan d'avancer que, pour ce qu'il en est de la communication, on repassera : c'est, en effet, « d'labiter » que ce rapport est interdit. « Labiter » est un néologisme, de ceux dont Lacan pouvait être friand, avec une gourmandise presque joycienne, qui, si on tente de le décomposer, de le déconstruire, comme disait le philosophe, contient assurément de l'habitat, mais aussi du labial, c'est-à-dire de ce qui provient des lèvres, et encore du babil. C'est dire que le corps est en jeu dans l'affaire ou dire à la manière de Lacan : « Le rapport d'organe du langage à l'être parlant, est métaphore. Il est encore *stabitat* qui, de ce que labitant y fasse parasite, doit être supposé lui porter le coup d'un réel ¹¹. » On peut lire, sans trop de difficulté, qu'il s'agit là du symptôme, dans son articulation au symbolique et à l'imaginaire, mais où le réel fait, en quelque sorte, intrusion, pour en livrer la part de jouissance. N'est-ce pas ce que Lacan avait désigné comme « mystère du corps parlant » dans son séminaire *Encore*, dont l'IFCL a fait le thème de son dernier rendez-vous, en juillet, à Rome.

Pour résumer : le langage n'est pas un système de communication, il est pris dans le réel, il parasite l'être parlant, il fait symptôme et, de la jouissance qui y est incluse, produit une lettre : *a*, une lettre-objet, celle à quoi l'être parlant a affaire, quelle que soit la zone d'où il la cerne, que ce soit sur son corps propre ou celui de l'autre.

La lettre n'est pas vagabonde. Elle suit un parcours imposé, celui des chaînes signifiantes qui en déterminent la destination. Destination : poubelle, ajouterai-je. « Lituraterre » est l'écrit, car il s'agit de cela et non d'un pan de séminaire, même si Lacan en a lu le texte en primeur à son auditoire, où il va préciser la fonction de la lettre

10. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 490.

11. *Ibid.*, p. 476.

en revenant sur un écrit bien plus ancien, qui porte paradoxalement le titre de « séminaire », puisqu'il est bricolé de plusieurs morceaux d'époques différentes, celui sur « La Lettre volée », dont il rappelle alors qu'il l'avait placé délibérément en ouverture de ses *Écrits*.

Lacan se défend d'avoir succombé, à l'époque, au frotti-frotta littéraire « dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention ». S'il avait choisi un des contes d'Edgar Allan Poe pour introduire son recueil désormais mémorable, c'est qu'il tenait à illustrer comment un écrit efface la dimension du dire, jusqu'à ne pas être lu, comme ses *Écrits* : « L'essence (de la fiction de la lettre volée) est que la lettre ait pu porter ses effets au-dedans : sur les acteurs du conte, y compris le narrateur, tout autant qu'au dehors : sur nous, lecteurs, et aussi bien sur son auteur, sans que jamais personne ait eu à se soucier de ce qu'elle voulait dire. Ce qui de tout ce qui s'écrit est le sort ordinaire ¹². »

Le conte de Poe, dont je suppose que la plupart l'ont déjà lu, même si c'était au siècle passé, montre en quoi une lettre, c'est-à-dire une missive, peut fonctionner comme objet de déstabilisation de l'ordre établi – celui d'un royaume régi par un couple royal –, sans que son contenu en soit jamais révélé : sa possession, au titre d'être une jouissance hors sens, sans signifiant, féminise. « À tomber en possession de la lettre, – admirable ambiguïté du langage, – c'est son sens qui les possède ¹³. » Le pouvoir n'est qu'une illusion ; la lettre revient à la Reine, après s'en être détachée, comme du phallus, c'est-à-dire de l'ordre duquel elle tenait sa royale légitimité.

Que retiendrai-je de sa courte relecture du schéma de la lettre volée dans « Lituraterre » par Lacan, contesté par le facteur de vérité derridien ? D'abord, que la lettre est « distincte du signifiant même qu'elle emporte », en quoi elle n'est nullement métaphore. Dès lors, elle devient indivisible comme objet et trouve nécessairement sa destination. C'est pourquoi Lacan insiste sur le fait que l'aveu implicite de Poe quant à sa position d'écrivain, à travers ce message sur la lettre, ne peut en aucune façon être éclairé par la moindre approche psychobiographique, démarche que Lacan conteste à Marie Bonaparte, auteur d'une vaste biographie de Poe, dont Derrida tente

12. J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits, op. cit.*, p. 57.

13. *Ibid.*, p. 30.

de sauver le programme : « [...] sa psychanalyse très appliquée (tant qu'à faire, il vaut mieux que l'application soit appliquée) lui ouvre des structures textuelles qui restent closes à Lacan ¹⁴ ».

Après avoir réglé son compte à la prétention des analystes à la critique littéraire, ce qu'il a déjà fait dans son hommage à Marguerite Duras, de 1965, en rappelant qu'« en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a pas donc à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie ¹⁵ », Lacan tire un trait sur toute tentative psychobiographique, en prenant son propre exemple : « Pas plus mon texte à moi ne saurait-il se résoudre par la mienne (de psychobiographie) : le vœu que je formerais par exemple d'être lu enfin convenablement. » Ce qui supposerait de développer ce que la lettre porte ou emporte ou contient pour arriver toujours à destination, ce que conteste précisément Derrida.

Lacan ne livrera de sa propre histoire que quelques éléments et encore tardivement, en hommage à Joyce, dira-t-il, indiquant que ce sont « les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons – car c'est nous qui le tressons comme tel – notre destin [...] parce que nous parlons ¹⁶ ». En fait, nous sommes parlés par les autres, à commencer par notre famille, et les hasards n'en sont pas, mais forment la trame de ce qu'on appelle le destin. Lacan en profitera pour rappeler que Freud avait fait faire son portrait biographique par un analyste – Ernest Jones – dont il était assuré qu'il « n'y mettrait pas la moindre fantaisie, [...] la touche, la morsure du mot d'esprit, la morsure de l'inconscient. [...] Avec Jones, Freud était tranquille, il savait que sa biographie serait une hagiographie ¹⁷ ». La biographie de Lacan sera écrite après sa mort par une « plume » bien plus mordante et à la proximité revendiquée avec Derrida.

Pour reprendre notre fil, j'ajouterai que Lacan, en faisant référence à l'élosion du message de la lettre par Poe, désigne en quoi celle-ci ne représente aucun signifiant, mais relève du réel, pure jouissance, à ceci près qu'elle est marquée de l'incomplétude au regard du savoir inconscient. Elle fait trou, elle dessine le bord du

14. J. Derrida, « Le facteur de la vérité », *op. cit.*, p. 487.

15. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 192.

16. J. Lacan, « Joyce le symptôme I », dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987, p. 22.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 164.

trou dans le savoir inconscient, Lacan la dit : littorale. Le littoral, c'est une frontière entre deux domaines qui n'ont rien en commun, aucune relation réciproque : « Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait littoral. » C'est pourquoi Lacan peut s'étonner que « la psychanalyse s'oblige à reconnaître le sens de ce que pourtant la lettre dit à la lettre, quand toutes ses interprétations se résument à la jouissance ». Car la lettre n'est pas de l'autre domaine, celui du signifiant, elle en est l'effet, ainsi que Freud en avait fait la recension avec ses formations de l'inconscient, avec le symptôme dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, et Lacan avec la métaphore et la métonymie.

S'il insiste tant sur la primarité du langage et du signifiant par rapport à la lettre, c'est encore une fois parce qu'il s'agit d'un point que Derrida conteste. Celui-ci « importe » Lacan dans le discours universitaire, là où le savoir est mis en usage à partir du semblant ; mieux, il l'importune.

Le ruissellement et l'effacement du trait

Lacan ne manque pas de souligner qu'il se situe au bord de la littérature, là où celle-ci est peut-être en train de virer à *lituraterre*. La démonstration qu'il en fait s'appuie sur un récit de voyage au Japon. Ce n'est ni une fiction ni un exemple, ainsi qu'il jugeait son séminaire sur « La Lettre volée », c'est une démonstration littéraire, de même que « L'étourdit » sera un peu plus tard une démonstration topologique. Elle anticipe également sur ce qu'il fera avec « Joyce le symptôme ». En voici ce que j'appellerai le cœur. Il s'agit du retour en avion : « Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas. » Le ruissellement est celui du bouquet de signifiants, de traits unaires, et de ce qui l'efface, cet effacement désignant le sujet, en deux temps pour que se distingue une rature. À ceci près qu'il s'agit d'une rature « d'aucune trace qui soit d'avant », puisque la trace vient toujours après.

Lacan avait déjà abordé ce point deux ans auparavant dans son séminaire *D'un Autre à l'autre* en désignant la trace comme ce qui

« passe à l'enforme de A (comme objet *a*) selon des façons diverses par où elle est effacée ¹⁸ ». Il s'agit bien du littoral, qui, en produisant cette rature, « reproduit cette moitié dont le sujet subsiste », c'est-à-dire la terre. Ainsi, volant au-dessus de la Sibérie, Lacan revient sur la seule rature qui soit pure rature, la calligraphie japonaise. Encore faut-il que, pour que le littoral vire au littéral, à la litté-rature, le poignet de l'artiste, qui est aussi écrivain, poète, sache négocier les virages de son pinceau. La lettre-rature fait donc rupture, c'est-à-dire coupure, dans l'amas de nuages du semblant, ce que, du reste, fait la science avec ses petites lettres, celles dont Lacan va faire des « mathèmes », elle désigne la jouissance comme « ce qui, dans le réel, se présente comme ravinement ». Nous avons donc bien une démonstration littéraire, qui, en faisant passer du ruissellement au ravinement par la rature, décrit le trajet du signifiant à la lettre qui s'en détache et à la jouissance qui s'y attache, par l'usage de métaphores, pour justifier le virage de la littérature en *lituraterre*.

À Tokyo, Lacan a parlé de ses *Écrits*, qui venaient tout juste d'être traduits : « Si j'écris comme j'écris, c'est à partir de ceci que je n'oublie jamais, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage. En même temps que j'énonce certaines choses sur les discours [nous sommes en 1971], il faut que je sache que d'une certaine façon, c'est impossible à dire. C'est justement pour ça que c'est réel. » Lacan ajoute : « Ce qui est certain, c'est que je n'ai pas pu l'écrire autrement ¹⁹. » Ses *Écrits* sont pluriels, il les compare aux petits rochers des jardins zen, autour desquels il a passé le râteau pour en faire un livre, à quoi ils n'étaient pas destinés. Plus tard, en 1975, il dira par contre que c'était le résidu de son enseignement. Un résidu n'est pas un déchet, c'est un reste, un reliquat, parfois élevé à la dévotion d'une relique.

Fin de partie

À l'époque où Lacan préparait leur publication, il avançait déjà qu'il existait une différence entre écrire et publier : « On publie quelque part, disait-il aux auditeurs de son séminaire. La conjonction fortuite, inattendue, de quelque chose qui est l'écrit et qui a ainsi d'étroits

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 314.

19. Ce « discours de Tokyo » est le texte d'une intervention que Lacan fit le 21 avril 1971, durant son voyage au Japon, à l'occasion de la traduction des *Écrits* en japonais.

rappports avec l'objet *a*, donne à toute conjonction non concertée d'écrit, l'aspect de la poubelle ²⁰. » C'est ainsi que naît le célèbre néologisme « poubellication ²¹ ». Mais, ne nous trompons cependant pas de poubelle ; c'est du reste ce qu'on nous incite à faire quotidiennement : le tri des ordures. Il y a celles de Beckett, les poubelles jumelles de *Fin de partie* (*Endgame*), dans lesquelles cohabite le couple parental, dans un non-rapport sexuel définitif. Beckett écrit pour faire entendre les didascalies qui trament son discours au long de cette partie d'échecs. Beckett, c'est réellement ce qui reste de paroles dans la poubelle.

La question est soulevée par Lacan, lorsqu'il accepte la publication de son séminaire : « Une transcription [...] : ce qui se lit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne. Or ce qui se lit, c'est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout. » Et d'ajouter : « Un écrit à mon sens est fait pour ne pas se lire ²². » La transcription du séminaire et sa poubellication en 1973 appartiennent à la mise en acte de la percée d'entre les nuages, par le passage de l'oral à l'écrit, produisant l'objet *a*. Elle est à peu près contemporaine de la « Note italienne », où Lacan proposait une école construite à partir de la passe, avec cette injonction : « Tout doit tourner autour des écrits à paraître ²³. »

À partir de cette date, Lacan ne publiera plus qu'un nombre restreint d'écrits pas à lire. Parmi eux : « Joyce le symptôme ». Il y retrouve celui dont il fait mention au début de « Lituraterre », dont il rappelle encore une fois qu'il l'a connu à vingt ans et que c'est donc d'un « retour à Joyce » qu'il s'agit pour lui. « Que Joyce ait joui d'écrire *Finnegans Wake*, ça se sent. Qu'il l'ait publié, [...] laisse perplexe, en ceci que ça laisse toute littérature sur le flanc ²⁴. » La jouissance de Joyce est celle de la lettre hors sens, réelle, énigmatique aussi. Lacan avance à ce sujet, dans le *Séminaire XXIII* : « [...] l'énonciation, c'est l'énigme portée à la puissance de l'écriture ²⁵ ». Il en sait

20. J. Lacan, *Le Séminaire, L'Objet de la psychanalyse*, inédit, leçon du 15 décembre 1965.

21. La première occurrence du terme se trouve dans le séminaire *L'Objet de la psychanalyse* (leçon du 15 décembre 1965), avec une référence explicite au préfet Poubelle.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, postface, Paris, Seuil, 1973, p. 251.

23. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 311.

24. J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 570.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 153.

quelque chose, lui qui n'a cessé de faire de l'écriture avec des équivoques, comme, par exemple, le « joui-sens », la « poubellication », etc. Alors, pourquoi Joyce a-t-il tenu à publier cette somme athéologique, qui lui a pris dix-sept ans de *work in progress* ? Lacan donne à cela une réponse borroméenne : c'est parce qu'« hissecroibeau », qu'il se fait un escabeau de son art, qu'il trouve moyen de renouer l'imaginaire au symbolique et au réel en se faisant « sinthome », c'est-à-dire : symptôme, un symptôme singulier, dont Joyce est le nom. Lacan fait entendre, avec cette ancienne orthographe, le saint Thomas d'Aquin, que nous retrouvons ici. Mais Joyce lui-même n'est pas un saint. Comme le formule Lacan : « Il joyce trop de l'S.K.beau, il a de son art art-gueil jusqu'à plus soif ²⁶. » Ce n'est sûrement pas son œuvre qu'il va jeter *sicut palea*, il va même en livrer l'énigme à une postérité d'exégètes, véritables talmudistes, surtout jésuites, qui tenteront d'en extraire l'or, première syllabe d'ordure.

Il semble bien que Lacan ait pris alors une posture joycienne, ou plutôt post-joycienne, dans la mesure où il a nommé Joyce, où il a nommé sa jouissance dans son symptôme. Il ne manque pas en effet de mentionner que lui aussi, Lacan, s'est hissé sur un escabeau, non pour y célébrer la belle forme qu'est la sphère, le corps dont l'image capture le « parlêtre », mais, à l'inverse, pour l'en faire déchoir, la laisser en lambeau, chue, une fois encore *sicut palea*, à la fin de la partie, celle de l'expérience de l'analyse. « La pointe de l'inintelligible (il s'agit du symptôme littéraire) y est désormais l'escabeau dont on se montre maître. Je suis assez maître de *lalangue*, celle dite française, pour y être parvenu moi-même, ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens ²⁷. » Et il ajoute : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là. » L'analyse, lorsqu'elle recourt au sens, a peu de chance de la « résoudre », car le symptôme ne se résout, pas plus qu'il ne se dissout.

Je voudrais terminer sur les rencontres manquées, qui rassembleraient les principaux protagonistes de mon parcours, en indiquant que Lacan a mis de plus en plus l'accent sur la contingence, la *tuché*, vers la fin de son enseignement.

26. *Ibid.*, p. 566.

27. *Ibid.*, p. 570.

D'abord Derrida. Lacan lui aurait dit, à Baltimore en 1966 : « Il faut qu'on parle... » Qu'on parle de la primarité du signifiant sur la lettre, sans aucun doute. Le dialogue n'a jamais eu lieu, semble-t-il. Il a été remplacé par des écrits, qui devaient servir de saluts au bon entendeur.

Joyce, ensuite. Dans son intervention au symposium James Joyce de juin 1975, Lacan, le nommant pour la première fois de son nom de symptôme et même « Joyce le symptôme », s'exclame : « Il se serait reconnu, si je pouvais aujourd'hui lui parler encore ²⁸ ! »

C'est avec Joyce et l'écriture borroméenne que Lacan va pouvoir s'adresser à Derrida, du lieu même où il parle depuis tant d'années et où l'on suppose qu'il eût souhaité que Derrida vînt l'écouter. Je cite l'extrait de la séance du 16 mai 1976 : « À vrai dire, le nœud bo change complètement le sens de l'écriture. Il donne à ladite écriture une autonomie, d'autant plus remarquable qu'il y a une autre écriture, celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant. C'est sur elle que Derrida a insisté, mais il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie ²⁹. »

Le sens de l'écriture est inversé : le signifiant est devenu un reste de voix, qu'on accroche à l'écriture par l'intermédiaire du dit, de ce que Lacan nomme « dit-mension » et même « dit-mensionge », la vérité menteuse. Le dit qui résulte de la philosophie est de ce registre. D'où l'usage, pour y suppléer, de « ce qui ne peut que s'écrire » : le nœud bo.

Ah ! J'ai oublié Lœwenstein dans cette affaire. Tant pis, ce sera pour une autre fois.

28. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 162.

29. *Ibid.*, p. 144.